

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS. — Nos lecteurs sont prévenus, comme il a été dit aux n^{os} 26 et 27, que nous ajouterons une 2^{me} feuille deux fois par mois d'abord, et le plus tôt possible à chaque numéro.

CERTITUDE DU SPIRITISME.

(1^{er} article.)

Après avoir clairement établi la supériorité de la morale et des avantages pratiques du Spiritisme, nous allons montrer qu'il répond à toutes nos aspirations, à tous nos désirs, qu'il était devenu nécessaire pour être en rapport avec les constatations scientifiques, et qu'on peut même logiquement affirmer sa certitude inébranlable et proclamer hardiment que ses enseignements sont encore inférieurs ici-bas à la sagesse éternelle et à la réalité suprême. Pour arriver à ces déductions, examinons les progrès scientifiques, moraux et intellectuels de l'humanité, depuis l'apparition du Christ.

Le rôle du Christ consista à révéler à tous les hommes la morale en la vivifiant par la charité, et en la réalisant par son exemple. Le Messie est venu pour nous présenter le type idéal de l'homme. Pour la morale, il n'y eut plus d'initiés; l'Évangile s'adressa à tous les hommes, même aux pauvres et aux esclaves. Si le Christ ne crut pas devoir garder sur le problème de la destinée future le silence de Moïse, il ne divulgua pas néanmoins tous les secrets des sanctuaires, tous ceux aussi que connaissait seule la raison divine; les menaces de l'enfer, des mondes inférieurs, ces vestibules de l'initiation, durent encore être proclamées pour retenir les hommes dans la voie droite de la vertu. Le Christ ne tempéra pas même ces menaces par le dogme réellement ésotérique du purgatoire, dont l'Église chrétienne s'empara plus tard, afin de couvrir l'inexorable rigueur des punitions éternelles. Mais sur la doctrine de l'avancement et du progrès, sur les conditions de la vie future, sur le rang de la terre dans l'univers, sur la préexistence, sur le classement et l'énumération des mondes, sur les destinées finales de l'humanité... rien. Les questions pourtant furent soulevées. Le Christ passe devant un aveugle de naissance et ses disciples de demander si cet homme était puni de la faute de ses parents ou des péchés qu'il aurait commis dans une existence antérieure: le Christ élude la question si nettement posée.

Dans une autre circonstance, il se contente d'exprimer cette vérité, qui contient en germe toute la doctrine des vies successives: « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. »

Ce germe, l'avenir le recueillera, le fécondera, et aujourd'hui, voici venir les enseignements des Esprits qui disent à leur tour, développant l'idée évangélique: L'univers est un incommensurable édifice dont Dieu est l'architecte suprême: cet univers est divisé en lieux inférieurs, intermédiaires et supérieurs. Les êtres intelligents et libres vont tour à tour d'épreuves en épreuves, d'expiations en expiations, des plus humbles demeures aux plus élevées, selon les degrés de leurs mérites et de leurs vertus, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu le titre d'élus, d'initiés à la loge suprême, où réside l'Élu des êtres, le grand Hiérophante, Dieu; agrégés alors à la société universelle des mondes qui gravitent autour de lui, ils s'élancent de progrès en progrès sans jamais atteindre l'essence incommunicable de l'absolu et de l'infini. Ne nous plaignons donc pas si nous subissons ici-bas notre noviciat terrestre, si nous ne pénétrons pas les secrets merveilleux qui, plus tard, nous seront révélés, s'il nous manque des sens, des facultés qui nous ouvriraient des vues nouvelles sur les grands mondes; nous ne sommes qu'aux premiers grades, et rappelons-nous que l'initié ne peut lire que la page de son grade. N'étouffons pas, sans doute, ces élancements généreux vers une destinée meilleure, ces pressentiments divins d'avenir et d'immortalité, mais sachons aussi accomplir, avec constance et fermeté, notre mission terrestre; portons les yeux en haut, pourvu que nous ne négligions pas les grands intérêts de l'humanité, dont par la volonté de Dieu nous sommes membres temporaires, et aux efforts de laquelle nous devons nous associer. Le Christ ne tient pas ce langage, parce qu'il n'était pas temps alors, parce que la révélation est successive, parce que de telles idées n'étaient pas encore mûres pour l'espèce humaine. L'enseignement pur et simple de l'immortalité de l'âme avait maintes fois porté au suicide. Dans ces époques d'oppression, d'esclavage et de malheur, ouvrir sur la destinée future les sublimes aperçus que le Spiritisme a développés, eût été une imprudence dangereuse devant laquelle s'arrêta même le Christ. La menace d'un enfer éternel fut le contre-poids nécessaire de la vulgarisation d'une doctrine qui rarement avait eu, hors du secret des sanctuaires, un rayonnement complet et étendu. D'ailleurs tout

marche parallèlement dans l'humanité, et l'état des sciences ne permettait pas de comprendre le rang que la terre occupe dans la hiérarchie de la création. On croyait que tout avait été fait pour l'homme, que notre planète était le centre immobile de l'univers vers lequel toutes choses devaient converger. Cette ignorance nuisit beaucoup et à la conception prématurée d'Origène et à la propagation de ses idées. Pour que l'humanité progressât dans la conception de la vie future, il fallait qu'un mouvement scientifique important, vint préalablement changer ses idées sur le système général de l'univers. Cette réforme attendait le génie de Galilée et de Copernic.

Voici comment un auteur moderne apprécie la grandeur des découvertes de Galilée :

« Ce qui effrayait d'abord, c'était la nécessité d'agrandir l'idée que l'on s'était faite des proportions du monde. Ces cieux étroits s'ouvraient subitement; ils laissaient découvrir une perspective, une étendue incommensurable; on s'était accoutumé à un univers limité. Soudainement, cet horizon, par le génie d'un homme, s'accroît, recule, s'étend à l'infini. L'Eglise romaine, dès le premier moment, ne se sent pas l'âme assez vaste pour remplir le nouvel univers. Imaginez la stupeur lorsqu'un homme vient annoncer que l'immuabilité, l'incorruptibilité des cieux est un rêve de l'antiquité; que tout est soumis dans ces régions à des changements, à des transformations semblables à celles que l'on voit sur notre globe; que ces espaces ne sont pas régis par des lois particulières, et en quelque sorte privilégiées; en un mot, que des mondes nouveaux s'y engendrent, naissent, s'accroissent, se corrompent ou déclinent, et que les révolutions de la vie s'y succèdent éternellement? Quel abîme ne s'ouvrirait pas dès-lors à la pensée! Il fallait ne plus s'arrêter aux mondes passagers comme le nôtre; il fallait aller plus loin, s'élever plus haut. Mais l'âme de l'Eglise était lasse de monter; elle refusait de suivre la science par de là les horizons visibles. Que dire aussi de la condition nouvelle de la terre dans le système du monde? » (Edgard Quinet. *L'Ultramontanisme et la Société moderne*, pages 91 et suivantes. *Passim*.)

Nous développerons au prochain article les conséquences de cette révolution scientifique, et nous ferons voir qu'elle attendait les explications données par le Spiritisme moderne.

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

Un Mariage dû à un Rêve.

Dans une petite ville du centre de la France (à la Charité-sur-Loire, département de la Nièvre), il était une jeune fille appartenant à la classe du peuple, mais ravissante de grâce et de beauté. Plusieurs prétendants aspiraient à sa main, parmi lesquels s'en trouvait un qui, à cause de sa fortune, plaisait fort aux parents de la jeune personne; aussi la sollicitaient-ils sans cesse à l'épouser. La jeune fille s'y refusait constamment, parce qu'elle ne l'aimait pas. Enfin, un jour, poussée à bout par leurs instances opiniâtres, elle alla à l'église, se prosterna devant l'image de la Vierge, et la pria avec ferveur de l'inspirer dans le choix d'un mari. Sa prière ne tarda pas à être exaucée. La nuit suivante, le sommeil était à peine descendu sur sa paupière, qu'elle crut voir passer devant ses yeux un jeune homme en habit de voyage, avec un large chapeau de paille; et une voix intérieure lui dit que ce sera là son mari.

A son réveil, l'esprit plein de son rêve, et confiante dans sa sainte

protectrice, elle alla trouver ses parents, et leur dit d'une voix ferme et respectueuse à la fois, qu'elle était décidée à ne point épouser l'homme de leur choix. Depuis, il n'en fut plus question.

Quelque temps après, se trouvant à un bal de la ville, quelle ne fut pas sa surprise d'y rencontrer le jeune voyageur qui lui était apparu en songe? A cette vue, son cœur battit tumultueusement dans sa poitrine, l'incarnat de la pudeur colora ses joues; et chose étrange, le jeune homme éprouva, en la voyant, les mêmes émotions et les mêmes sentiments. Et peu de temps après, ils étaient mariés.

Ce jeune homme habite Paris, où il cultive les lettres avec succès; c'était la première fois de sa vie qu'en voyageant il passait dans cette ville.

Cet homme de lettres est M. Emile de la Bédollière, un des rédacteurs du journal *le Siècle*. Voici la lettre qu'il m'écrivit en réponse aux renseignements que je lui demandai sur l'exactitude du rêve en question.

« Monsieur,

» Le fait que vous me rappelez est de la plus complète exactitude. C'est dans un petit bal par souscription, chez Jacquemart, que je vis pour la première fois Angèle Robin. J'arrivai à la Charité, accompagnant en vacances un de mes amis, Eugène Lafaire, étudiant en droit. Usant des privilèges du voyageur, je portais un chapeau de paille de Manille. Le trouble de celle qui devait devenir ma femme fut très-sensible à mon approche. Elle déclara dès le soir même, à une de ses amies, qu'elle avait reconnu le jeune homme de son rêve, à son chapeau de paille et à ses lunettes.

» C'était au mois d'août 1833.

» Je possède d'ailleurs et conserve précieusement la brochure où vous avez déjà communiqué le fait, et il me semble avoir déjà eu l'occasion de vous le certifier de vive voix.

» Mon beau-père, qui était alors boulanger, est maintenant éclusier à Marseille-les-Aubigny, et pourrait confirmer mon assertion.

» Mes concurrents étaient MM. M... et F... tons deux devenus notaires, et M. U..., libraire.

» L'institutrice (Mademoiselle Parcerat), chez laquelle ma femme était en pension, avait reçu d'elle mon signalement longtemps avant mon apparition à la Charité, contrée où le hasard m'a conduit.

» Vous pouvez me nommer, si cela vous fait plaisir, et compter sur moi pour apprécier votre livre.

» Agréez, etc.

» Paris, ce 13 décembre 1854. »

(Extrait du docteur Macario.)

LE MARÉCHAL DE SALON ET LOUIS XIV.

APPARITION DE MARIE-THÉRÈSE.

(1^{er} Article.)

Un événement singulier, raconte Saint-Simon dans ses mémoires, fit beaucoup raisonner tout le monde. Il arriva tout droit à Versailles, un maréchal de la petite ville de Salon en Provence, qui s'adressa à Brissac, major des gardes du Roi, à qui il voulait parler en particulier; il ne se rebuta point des rebuffades qu'il reçut, et fit tant que le roi en fut informé et lui fit dire qu'il ne parlait pas ainsi à tout le monde. Le maréchal insista, dit que s'il voyait le roi, il lui dirait des choses si secrètes et tellement connues de lui seul, qu'il verrait bien qu'il avait mission pour lui parler et pour dire des choses importantes; qu'en attendant, au moins, il désirerait d'être interrogé, et qu'il demandait à être renvoyé à un des ministres d'Etat. Là dessus, le roi lui fit dire d'aller trouver Bar-

bézieux, à qui il avait donné l'ordre de l'entendre; ce qui surprit beaucoup, c'est que ce maréchal, qui ne faisait que d'arriver et qui n'était jamais sorti de son pays ni de son métier, ne voulut point de Barbézieux, et répondit de suite qu'il avait demandé à être renvoyé à un ministre. Sur cela, le roi nomma Pomponne, et le maréchal, sans faire de difficulté ni de réponse, l'alla trouver.

Ce qu'on sait de l'histoire est fort court; le voici : Cet homme, revenant tard de dehors, se trouva investi d'une grande lumière, auprès d'un arbre, près de Salon : une personne vêtue de blanc, et par-dessus à la royale, belle, blonde, fort éclatante, l'appela par son nom et lui dit de la bien écouter, lui parla plus d'une demi-heure, lui confia qu'elle était la reine, qui avait été l'épouse du roi; lui ordonna de l'aller trouver, et de lui dire les choses qu'elle lui avait communiquées, que Dieu l'aiderait dans tout son voyage; et qu'à une chose secrète qu'il dirait au roi, et que le roi seul au monde savait, et qui ne pouvait être sue que de lui, il reconnaîtrait la vérité de tout ce qu'il avait à lui apprendre; que si d'abord il ne pouvait parler au roi, il demandât à parler à un de ses ministres d'Etat, et que surtout il ne communiquât rien aux autres, quels qu'ils fussent, et qu'il réservât certaines choses pour le roi tout seul; qu'il partit promptement, et qu'il exécutât ce qui lui était ordonné, hardiment et diligemment; et qu'il s'assurât qu'il serait puni de mort, s'il négligeait de s'acquitter de la commission. Le maréchal promit tout, et aussitôt la reine disparut, et il se trouva dans l'obscurité auprès de son arbre. Il s'y coucha au pied, ne sachant s'il rêvait ou était éveillé, et s'en alla après chez lui, persuadé que c'était une illusion et une folie dont il ne se vanta à personne. A deux jours de là, passant au même endroit, la même vision lui arriva encore, et les mêmes propos lui furent tenus; il eut de plus des reproches de son doute et des menaces réitérées, et pour fin, d'aller dire à l'intendant de Provence, ce qu'il avait vu, et l'ordre qu'il avait reçu d'aller à Versailles, et que sûrement il lui fournirait de quoi faire son voyage. Et cette fois, le maréchal demeura convaincu; mais flottant entre la crainte des menaces et les difficultés de l'exécution, il ne sut à quoi se résoudre, gardant toujours le silence de ce qui était arrivé. Il demeura huit jours dans cette perplexité. Enfin, comme résolu de ne point faire le voyage, et repassant par le même endroit, il vit et entendit encore des menaces si effrayantes, qu'il ne songea plus qu'à partir.

A deux jours de là, il alla trouver à Aix l'intendant de Provence, qui, sans balancer, l'exhorta à suivre son voyage, et lui donna de quoi le faire dans une voiture publique. On n'en a jamais su davantage. Il entretenait trois fois M. de Pomponne, et fut à chaque fois plus de deux heures avec lui : M. de Pomponne en rendit compte au roi en particulier, qui voulut que Pomponne en parlât plus amplement au conseil d'Etat, où Monseigneur n'était point, et où il n'y avait que les ministres, qui lors, outre lui, étaient le duc de Vauvilliers, Pontchartrain, Torey, et un autre. Ce conseil fut long, peut-être y parla-t-on aussi d'autre chose après. Ce qui arriva ensuite fut que le roi voulut entretenir le maréchal; il ne s'en cacha point, il le vit dans ses cabinets, et le fit monter par le degré qui est sur la cour de marbre, par où il passait pour aller à la messe ou se promener. Quelques jours après, il le vit encore de même, et à chaque fois il resta plus d'une demi-heure avec lui, et prit garde que personne ne fût à portée d'eux. Le lendemain de la première fois qu'il l'eut entretenu, comme il descendait par ce même petit escalier, pour aller à la chasse, M. de Duras, qui avait le bâton, et qui était sur le pied d'une considération et d'une liberté à dire au roi tout ce qui lui plaisait, se mit à parler de ce maréchal avec mépris, et à dire le mauvais proverbe, que c'était un fou, ou que le roi n'était pas noble. A ce mot, le roi s'arrêta, et se tournant au maréchal de Duras, ce qu'il ne faisait presque jamais en marchant : Si cela est, lui dit-il, je ne suis pas noble, car je l'ai entretenu longtems; il m'a parlé de fort bon sens, et je vous assure

qu'il est loin d'être fou : ces derniers mots furent prononcés avec une gravité imposante qui surprit fort l'assistance. Après le second entretien, le roi convint que cet homme lui avait dit une chose qui lui était arrivée il y avait vingt ans, et que lui seul savait, parce qu'il ne l'avait jamais dite à qui que ce fût; et il ajouta que c'était un fantôme qu'il avait vu dans la forêt de Saint-Germain, et dont il était sûr de n'avoir jamais parlé.

(La fin au prochain numéro.)

CE QU'ON NOMME PRESENTIMENT.

Voici un exemple de pressentiment, extrait du traité des erreurs et des préjugés, où l'auteur, M. Gratine de Semur, qu'on ne saurait certes accuser de crédulité, est forcé d'avouer qu'il est quelques cas de pressentiments justifiés.

« Dans notre enfance, dit-il, nous avons plusieurs fois vu, au milieu de notre famille, une dame d'une quarantaine d'années, qui se nommait madame de Saulce; son mari était un riche colon de Saint-Domingue. Tous deux, vers l'époque de la révolution, étaient venus s'établir en France. M. de Saulce fit aux îles plusieurs voyages, pendant lesquels sa femme restait à Paris. Madame de Saulce était une fort bonne femme, toute simple, point nerveuse, ne tenant aucunement à ces imaginations à l'envers qui se frappent aisément. Pendant le dernier voyage de son mari, étant un soir dans une compagnie où elle faisait une partie de cartes, tout-à-coup elle s'écrie, en tombant à la renverse sur son siège : » M. de Saulce est mort !... » On s'empresse autour d'elle, on lui démontre ce qu'une pareille vision a nécessairement de faux, et sa raison prend le dessus; toutefois, elle ne pouvait, dans la solitude, secouer le pressentiment qui l'écrasait, et elle attendait des nouvelles de son mari avec une affreuse anxiété. Elle en reçut de favorables, mais leur date était antérieure au jour de son intuition. Enfin, une lettre arriva de Saint-Domingue, cachetée en noir, et dont la suscription n'était pas de M. de Saulce. La lettre était d'un autre colon, et adressée à une tierce personne, pour atténuer la violence du coup que madame de Saulce devait ressentir au récit d'un événement tragique. M. de Saulce était mort assassiné par des nègres, le jour même où madame de Saulce ressentait le coup qui frappait son mari. Ce double événement, attesté par plus de vingt personnes bien posées dans le monde, est un de ceux qui frappèrent le plus vivement mes premières années. Dix ans s'étaient écoulés depuis, lorsque nous vîmes madame de Saulce toujours revêtu du deuil éternel auquel elle s'était vouée.

« Que dire de pareils faits ! Rien n'en peut démontrer l'exactitude ou en prouver la fausseté; il faut croire ou ne pas croire. Cependant, on peut jusqu'à un certain point les appuyer sur des présomptions puisées dans des exemples analogues, et qu'une autorité, comme celle de Sully, a mis en dehors de toute contestation.

« Il n'est que trop constant, dit Sully dans ses mémoires, que le roi eut le pressentiment de sa cruelle destinée. Plus il voyait approcher le moment du sacre, plus il sentait la frayeur et l'horreur redoubler dans son cœur; il venait l'ouvrir tout entier à moi dans cet état d'amertume et d'accablement dont je le reprenais, comme d'une faiblesse impardonnable; ses propres paroles firent une toute autre impression que tout ce que je pourrais dire.

« Ah ! mon ami, me dit-il, que ce sacre me déplait ! Je ne sais ce que c'est; mais le cœur me dit qu'il m'arrivera quelque malheur ! » Il s'asseyait en prononçant ces paroles, et, livré à toute la noirceur de ses idées, il frappait des doigts sur l'étui de ses lunettes, en rêvant profondément. » (Extrait de Vresse.)

LETTRES FAMILIÈRES.

On nous écrit de Riom :

« Madame X... appartenant à une des familles les plus honorables de notre localité, vient d'être enlevée ces jours-ci à l'affection des siens et de ses nombreux amis. Jusqu'à sa fin, M^{me} X... a conservé pleine et entière connaissance, et n'a cessé d'adresser des paroles de consolation à ceux qu'elle devait bientôt quitter. Peu d'instants avant son heure, elle dit à ses parents qui l'entouraient : Je vois ma mère.... la voilà.... elle me parle.... elle me donne la main ; puis, tendant la sienne aux personnes assises à son chevet, elle leur dit : Touchez ; effectivement, cette main était glacée et l'autre brûlante. Quelques minutes plus tard, l'intéressante malade était sans doute dans les bras de celle qui venait l'attendre aux portes de l'autre vie. »

V. B.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

L'ESPRIT FORT (1).

(Médium, M^{lle} Marthe Alexandre.)

Les fleurs qui naissent et qui meurent, qui disparaissent comme les vapeurs légères glissant dans l'atmosphère, sont l'image de la vie humaine, une goutte d'eau dans des mers infinies, un instant dans l'éternité ; c'est un songe trompeur pour celui qui croit que l'horizon de son âme est borné à celui de la terre ; c'est une dérision, une amère comédie pour l'incrédule et le matérialiste. Que serait donc le créateur des mondes, le maître souverain de tout ce qui existe, si ce désir insatiable de bonheur et d'espérance qu'il renferme dans le cœur de l'homme, comme le parfum céleste dans la fleur, si toutes ces aspirations vers le beau, tous ces rêves vers l'idéal n'étaient qu'un jeu du cerveau qui doit finir avec les organes de la vie ? Que seraient ces avenir brillants qui se déroulent radieux au milieu du désespoir, cet ancre de salut que le naufragé aperçoit à l'horizon et où il se cramponne avec une force aveugle ? Oh ! esprits forts ! vous n'êtes certainement pas aussi sceptiques que vous voulez le paraître ; il y a toujours au fond de votre cœur une pensée secrète que vous étouffez, parce que vous voulez avoir l'empire de vous-même. Il y a dans les replis les plus cachés de votre existence, une voix qui vous crie : Homme orgueilleux, abaisse-toi devant la majesté divine qui éclate de toutes parts, dans le grondement de la tempête, comme dans la voûte azurée du firmament, dans le mugissement des flots en courroux, comme dans le doux murmure des sources limpides, coulant sur des rives fleuries ; dans le cri de l'ouragan, comme dans le calme des nuits sereines ; dans le chant de la nature entière.

Et toi, mortel ! et toi, homme superbe ! tu dis avec l'orgueil de ton esprit et de ta pensée : Il n'y a pas d'intelligence au-dessus de la mienne ; car je ne comprends pas, et la pensée m'appartient ; je ne comprends pas, donc cela n'est pas.

Le sais-tu si ton esprit est capable de soutenir les rayons de la vérité immortelle ? Sais-tu si ton cœur est disposé à pénétrer dans le sanctuaire des choses, et si ton œil profane ne serait pas ébloui par l'éclat des splendeurs divines ?

Reçois donc la vérité qui t'est donnée, et n'importune pas le Ciel par tes plaintes ; cherche à pénétrer le sens des choses qui sont à ta portée, avant de vouloir t'élancer d'un vol audacieux dans des régions où l'air manquerait à ta poitrine. Examine avant de rejeter

(1) Cette communication est extraite d'une excellente brochure que nous avons déjà signalée, portant pour titre : RÉFLEXIONS SUR LE SPIRITISME, LES SPIRITES ET LEURS CONTRADICTEURS, *Communications, Lettres et Fables spirites*, par J. Chapelot. — A Paris, chez Didier et Ledoyen ; à Bordeaux et Lyon, chez les principaux libraires. — Prix : 50 cent. — Nous recommandons vivement cet intéressant travail à tous nos lecteurs.

ce que nous te disons, et quand tu auras commencé à parcourir la route humble et droite que nous t'indiquons, tu voudras par degrés avancer, et ton esprit se dépouillant peu à peu de ses impuretés, le voile, qui maintenant couvre tes yeux, tombera de lui-même.

Bienheureux les cœurs purs, car il posséderont la terre éternelle.

BIBLIOGRAPHIE.

SERMONS SUR LE SPIRITISME PRÊCHÉS A LA CATHÉDRALE DE METZ

Les 27, 28 et 29 mai 1863,

PAR LE R. P. LETIERCE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

Réfutés par un Spirite de Metz.

(A Paris, chez Didier et Ledoyen ; — à Metz, chez Verronnais et Linden ; à Lyon, s'adresser au bureau de *la Vérité* et chez les principaux libraires.)

Sous ce titre, un de nos meilleurs adeptes de Metz vient de publier une petite brochure, dédiée à M. Allan-Kardec, en réponse aux *Trois Sermons* du R. P. Letierce, de la Compagnie de Jésus, contre le Spiritisme. En lisant ce petit opuscule, aussi plein d'arguments sérieux, de raisons solides, d'interprétations chrétiennes et de fines railleries, que les sermons du R. P. Letierce l'étaient peu, on jugera de la médiocrité des attaques dirigées contre notre chère doctrine.

Cette réfutation particulière combat en même temps tous les sermons du même ordre, puisque ces messieurs se passent de main en main les mêmes phrases, les mêmes raisonnements, les mêmes déductions et naturellement les mêmes conclusions. Aussi notre ami de Metz a-t-il été conduit à dire : « Dans une page qui m'a donné une aussi haute idée de l'éloquence du P. Nampon que de la mémoire du P. Letierce, ils reprochent l'un et l'autre au Spiritisme « de n'avoir pas produit, de notoriété publique, des résultats matériels importants, tels que spéculations heureuses à la Bourse, choix d'un billet gagnant à la loterie, etc., etc. »

Voilà les arguments de révérends de la Compagnie de Jésus. *Ab uno disce omnes.*

Cette illustre Compagnie a lancé contre nous la fine fleur de ses prédicateurs ; ses meilleures troupes ont donné : les PP. Félix, Matignon, Letierce, Nampon. La Compagnie de Saint-François-de-Salles de Lyon a chargé je ne sais plus quel séminariste de nous foudroyer à coups d'opuscule. Les dominicains se sont fait représenter par le fougueux Marie Bernard, si célèbre par sa fameuse théorie des lunettes. Les carmes des Pyrénées ont envoyé contre nous un des leurs. Mais le clergé séculier n'a fourni à nos adversaires qu'un soldat : le digne abbé Marouzeau. Malgré toute cette arquebuse, nous ne nous en portons pas plus mal, et nous attendons avec une certaine impatience la grosse artillerie qui doit nous renverser.

En attendant, au nom de tous nos frères épars dans l'univers, je remercie bien sincèrement tous nos aimables adversaires qui ont tant fait pour notre propagande.

Ecrivez, messieurs, écrivez ; prêchez, mes révérends pères, prêchez : *il en restera toujours quelque chose.* ABEL D'ISLAM.

Appel des Vivants aux Esprits des Morts,

GUIDE VADE-MECUM DU MÉDIUM ET DE L'ÉVOCATEUR, Deuxième édition.

PRIX : 1 FR., PAR LA POSTE 1 FR. 10 C.

S'adresser à l'auteur, M. EDOUX, au bureau du journal, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.

Dépôt chez les principaux libraires de la ville, de France et de l'étranger.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie BOURSY (C. JAILLET, successeur), rue Mercière, 92.